

CLAUDE IZNER – LE CARREFOUR DES ECRASES

Biographie

Claude Izner n'est autre qu'un pseudonyme qui cache en réalité une écriture à quatre mains, celles de Liliane Korb et Laurence Lefèvre, deux bouquinistes écrivant ensemble depuis vingt ans – lorsqu'elles ne se trouvent pas sur les bords de la Seine. Après avoir écrit plusieurs romans pour adultes et pour enfants, les deux sœurs ont choisi de se consacrer à une série de nouveaux romans policiers historiques dont l'action se déroule à Paris à la fin du XIXe. Elles ont actuellement publié quatre épisodes de cette série ayant pour héros Victor Legris, libraire rue des St Pères.

Le Carrefour des Ecrasés

Troisième volume d'une nouvelle série « Grands détectives » parue chez 10/18, *Le Carrefour des écrasés* mêle à la fois énigme, Histoire et romantisme – du moins à certains égards.

A l'instar des deux romans qui l'ont précédé, cet ouvrage a pour personnage principal Victor Legris, libraire de son métier et détective à ses heures perdues. Ses aventures le font suivre à la trace médecins frauduleux, chansonniers et danseuses dans un dédale de rues aux couleurs et fréquentations multiples et, tandis que nous suivons ses pas, il nous ouvre les portes du Moulin Rouge et des cabarets de Montmartre en traversant à l'occasion les couloirs de la Salpêtrière où des malades dangereux côtoient de pauvres gens perdus dans cet hôpital pour aliénés.

Synopsis

Fin XIXe. Au pied de Montmartre, le corps d'une jeune femme vêtue de rouge est retrouvé au Carrefour des écrasés. A son pied, une chaussure rouge importée de Londres. L'autre, disparue, est apportée à la librairie de Victor Legris par un chevrier qui a découvert l'adresse de la petite boutique rue des St Pères dans la semelle de ladite chaussure. Car par le plus grand des hasards, la victime est une amie de la protégée de Kenji, l'associé de Victor Legris. C'est là une chance inouïe pour Victor qui bénéficie dès lors d'une longueur d'avance sur la police qui semble plus malchanceuse que l'apprenti détective, comme c'est souvent le cas dans les romans policiers. S'ensuit ainsi une enquête qui conduit Legris à l'assassin de la jeune femme, ancien amant éconduit de la mère de la victime. Saurez-vous percer le mystère et découvrir derrière qui se cache le meurtrier ?

Critique

Si ce roman ne manie qu'avec prudence les ressorts classiques du genre et s'il multiplie sans doute un peu trop découvertes fortuites et rencontres inopinées de personnages liés de près au complot, l'histoire est agréable à suivre et ses mérites nombreux.

Contrairement à bien des romans policiers dans lesquels le détective est le centre autour duquel gravitent d'autres figures caricaturales ou effacées, cet ouvrage évite l'écueil des personnages fantômes et multiplie les acteurs à forte personnalité.

Victor Legris n'est dès lors plus qu'un lien entre tous ces visages et se distingue davantage par l'importance accordée à sa vie sentimentale que par ses qualités de fin limier. Personnage nombriliste et parfois agaçant, il ne pourrait progresser seul, tandis que son attitude

autoritaire à l'égard de son adjuvant Joseph contribue à lui ôter tout ou partie de sa crédibilité d'enquêteur. C'est là le défaut majeur de ce héros que l'on veut Sherlock et qui cherche à démontrer sa supériorité sur Watson sans en avoir les capacités corollaires. D'où le mérite d'ajouter à ce héros médiocre une foultitude de rôles de premier plan.

Autre intérêt de ce roman : suivant pas à pas nos héros, nous retrouvons grâce à des descriptions précises un Paris marqué par les transformations du Second Empire, par la poussée des cabarets sur la butte Montmartre, un Paris pourtant encore morcelé entre quartiers urbains et micro villages. Travail sérieux de deux amoureuses de la capitale bien documentées, ce roman est donc une aubaine pour tous ceux qui rêvent de pénétrer les portes du Moulin Rouge de Toulouse-Lautrec et retrouver un Paris qui n'existe plus, avec ses chemins boueux, ses allées envahies par les herbes folles et les monstrueuses Halles animées par les cris des marchands, dont on n'entend aujourd'hui plus que l'écho.

Extraits

« Victor serra sur les pans de sa redingote pour protéger du crachin son Photo-Secret qu'il avait emporté afin de se donner une contenance. Il dépassa l'hôtel de la Reine-Blanche. Au début de la rue des Gobelins, après avoir descendu un escalier vermoulu, il dut s'arrêter, pris à la gorge par des effluves d'ammoniac. Il bloqua sa respiration et atteignit un quai étroit où, penché au-dessous d'un garde-fou, il contempla la Bièvre, fief des tanneurs et des teinturiers. Le jaune, le vert, le rouge se mêlaient au courant, s'aggloméraient en un brouet chocolat, crevé çà et là de bulles glauques. L'eau luisait de mouchetures mordorées, semblables à l'huile de poisson soufflée en guise d'yeux à la surface de leur bouillon aveugle par les gargotiers de Maubert. Ecoeuré, il se tourna vers un bâtiment rapiécé aux murs zébrés d'inscriptions au couteau. Un cœur transpercé d'une flèche semblait le sommer de s'éloigner à gauche.

Il obéit sans discuter et enfila le passage Moret : un assemblage disparate d'habitations branlantes aux balcons de bois évoquant vaguement l'Espagne. Un peuple besogneux s'activait sous des hangars où, pendues à des cordes, séchaient les peaux de bêtes écorchées. Des chiens et des chats faméliques rôdaient sur les pavés humides, détalant à l'approche de charrettes ou de groupes de corroyeurs.

Le long de la berge sinueuse, des blanchisseuses avaient installé leurs tonneaux au ras de la rivière et chantaient en battant leurs chemises. Des gamins faisaient des ricochets, l'un deux, muni d'un bâton au bout duquel il avait noué une ficelle, prétendait pêcher. Victor s'interrogea sur l'aspect qu'aurait un poisson ayant survécu à ce ruisseau méphitique. Instinctivement, il voulut déballer son appareil, photographier les mioches, mais se ravisa, honteux, et s'intéressa au pêcheur. Sale et dépenaillé, il n'avait guère plus de six ans. Ses vêtements trop amples accentuaient son aspect chétif. »

« Boulevard Bonne-Nouvelle, deux perchérons pie aux naseaux fumants peinaient à tirer l'omnibus Madeleine-Bastille. Le martèlement des sabots, le fracas des roues, les harangues des joueurs de bonneteau lui brisaient les tympans. Il prétendit s'intéresser à la vitrine d'un chapelier anglais, fit quelques pas puis s'immobilisa en face d'une colonne Morris émaillée d'affiches. Les cycles Papillon, la lessiveuse Soleil, le vin Mariani menaçaient de leurs couleurs criardes les publicités théâtrales. Jaune, rouge, noire, blanche, les éclipsant toutes par sa rigueur presque japonaise et la vigueur de sa facture, l'affiche du bal du Moulin-Rouge attirait l'œil. Elle était signée d'un certain Hautrec, à moins que ce ne fût Lautrec. On y voyait de profil un homme en grisaille, très maigre, coiffé d'un tube, le nez proéminent, le menton en galoche. Une femme blonde en corsage à pois, jupons retroussés, révélait ses bas noirs dans un chahut endiablé. « La

Goulue », lisait-on. A l'arrière-plan, en ombres chinoises, se découpaient des silhouettes d'hommes et de femmes. Victor frissonna, il y avait une étrange similitude entre ces spectateurs sans visage et les passants anonymes qui piétinaient tout à l'heure derrière la vitre du bar.

- ça, c'est tapé ! s'exclama un jeune homme, fasciné par les mollets de la danseuse.

Victor repartit. Sur le terre-plein du théâtre du Gymnase, des nourrices aux bonnets ruchés secouaient des landaus à capote de moleskine où s'agitaient des nourrissons. (...)

Orné de fenêtres à meneaux encadrées de colonnes, l'Eldorado tentait de préserver sa splendeur Second Empire, époque où la chanteuse Thérèse, la créatrice de *Rien n'est sacré pour un sapeur* !... s'y produisait en vedette. »